

## **Polyphonie des possibles - Une ethnographie sonore des sans-voix**

**Miléna Kartowski-Aïach – Idemec/Université d'Aix-Marseille**

Leros, à la pointe du Dodécanèse, aux confins de la Grèce, face à la Turquie. La terre insulaire, îlot rocheux brûlé par le soleil, où la mer turquoise vient s'arracher aux abîmes côtiers, crie sourdement. Elle est une limite, une frontière, là d'où l'on ne revient pas. Dans la psyché collective son nom fait frémir, associé à la folie, l'enfermement et la mort (Guattari). L'île de Leros souffre en silence et la terre est irradiée du mal qui ne cesse de la contaminer. Accoster sur ses rives, c'est prendre le risque de s'y perdre, et affronter les fantômes qui peuplent ses collines. Les âmes errantes se sont réincarnées dans les corps des milliers de chèvres qui arpentent les terres et bêlent aux cieux à la tombée du jour, lorsque l'ombre vient décupler leur présence. Quelles voix tentent de nous atteindre à travers ces cris mêlés? Échos ponctués par les tintements répétitifs des énormes cloches qui pèsent à leur cou et égrènent au vent, balayant les sommets de fragments de musique et de douleur.

Leros s'appelle aussi l'île des damnés, ou plutôt l'île des condamnés dont l'histoire a rapté la voix. Ainsi, la terre des sans-voix est devenue le royaume du silence, où l'aphonie forcée et le mutisme s'emparent des êtres emmurés. Corps en exil de leurs voix, corps éperdus, corps perdus à eux-mêmes et aux autres, corps invisibles et sourds au monde (Gillie). Qui se doute, qu'au bord de l'Europe, on puisse perdre la voix? Qui se doute, qu'au sud de l'archipel somptueux, une île joue avec les limites de l'humanité? Est-ce son destin? L'y a-t-on forcée? L'île a perdu sa propre voix depuis bien longtemps et c'est par une longue archéologie minutieuse des strates de son existence, de couches en couches, que l'on peut approcher ses heures sombres et taiseuses. La voix de Leros demande à être retrouvée (LeBreton). Elle est multitude constituée par les milliers de voix qui ont foulé son sol jusqu'à y périr silencieusement. Timbre démultiplié, synthèse sonique des humanités échouées, dont le nom a été oublié.

L'île peut-elle échapper au sort qui, siècle après siècle, la condamne encore? Les Lériens ont accompagné la tragédie de leur terre. Le savent-ils seulement? Victimes ou collaborateurs, ils n'ont pas cherché à contrer le destin. Ils ont laissé la colère des dieux régner sur ce minuscule cailloux, devenu la geôle des fous, des poètes, des exilés.

Partir, à la rencontre de l'île et de ses âmes errantes. Développer un régime d'écoute particulier, qui perce l'opacité du silence et sonde la musique des sans-voix. Marcher, pérégriner, arpenter la côte, un enregistreur à la main, qui sature à la première rafale de vent, micros inadaptés. Écouter les damnés, les survivants, les résistants, et chanter avec eux, la fable tragique des jours à Leros. Ne pas comprendre, ne

pas savoir ce qui se joue dans les chants, intraduisible qui perce les organes. Encapsuler ces fragments de vie qui rugissent d'humanité et ne demandent qu'à être enfin entendus. Devenir moi-même l'instrument capteur et catalyseur de ces témoignages, pour les transmettre au retour, corps instrument-passeur.

Puis tenter de tisser, à partir de ces voix, une polyphonie des possibles, en les faisant coexister, résonner, dans un présent de création où une reterritorialisation peut s'opérer (Sabot). Toutes les pistes sonores à l'état brut, sont nommées puis agencées sur l'écran de l'ordinateur. Il ne reste alors plus qu'à les lancer, les superposer, les mêler et les laisser écrire l'Histoire qu'elles portent. Composition en temps réel d'une œuvre sonore et immersive, tentative de cré/action, afin de faire émerger une voix alternative de Leros. Voix qui transcende les époques, les régimes politiques, les omertés et les interdits, pour ré/unir les voix résistantes qui ont habité l'île et constituent son paysage sonore, même en silence. Polyphonie diachronique et polymorphe dont les sources musicales sont autant de cris envoyés vers le monde (Calame, Dupont, Lortat-Jacob, Manca). Cris, qui en leur temps, n'avaient pu franchir les frontières de l'île, mais dont les échos nous étaient parvenus. Ainsi, les voix des morts et des vivants se rencontrent et composent une polyphonie des sans-voix, ayant enfin retrouvé une terre d'écoute.

### ***Les voix-témoins***

*Voici une traversée de quelques-unes de ces voix-témoins, voix-source de la polyphonie et des strates mémorielles qui les constituent.*

### ***Elena – Yannis Ritsos à l'aube***

Il est 7h du matin chez Elena et la brume se dissipe doucement au-dessus de la mer, laissant découvrir deux micro-îles au large. Professeure de français et militante bénévole auprès des réfugiés, elle a pendant plusieurs mois, tous les dimanches, cuisiné avec ses élèves des milliers de repas. Grande rousse à la voix suave, elle fait partie de la troupe de théâtre de l'île, qui explore chaque année les tragédies d'Eschyle, Sophocle et Euripide. Depuis quelques semaines, sa mère aveugle et malade l'a rejointe sur l'île de Leros où elles habitent désormais ensemble. Nous chuchotons, encore à peine éveillées. Elena tient le livre des *Dix-huit petites chansons de la Patrie amère*, écrites par le poète grec Yannis Ritsos, le 16 septembre 1968, alors qu'il est incarcéré à Leros où il resta 18 mois. Il choisit la poésie démotique, sous forme de distique, qui recourt au vers régulier de quinze syllabes, désigné par la versification grecque sous le nom de « vers politique » et destinée à être chantée. Seize des poèmes sont composés en une journée alors que Ritsos est isolé dans le camp de Parthéni. Une lettre clandestine du compositeur Théodorakis, son ami,

«portée de détenu en détenu<sup>1</sup>» et qui rêve de mettre en musique ses poèmes, l'y a incité. Il les retravaille un an plus tard et écrit les deux derniers poèmes du recueil «à Karlovassi sur l'île de Samos, avant de les faire passer clandestinement au musicien. Poèmes de circonstances, poèmes d'exil et de déportation, ces petites chansons sur les malheurs de la patrie sont un cri de liberté.»<sup>2</sup> Aujourd'hui, ces chansons, de tradition klephtique<sup>3</sup>, cris de résistance et de liberté, sont part intégrante du patrimoine musical grec.

Nous sommes sur le balcon d'Elena, le soleil peine à éclore et les motos ne cessent de vrombir sur la petite route qui conduit à la mer. Elle a le livret entre les mains, et nous sommes prêts à la filmer chanter Leros aux premières heures du jour. Elle commence par la dix-huitième chanson, *Ne pleure pas sur la Grèce*

*Ne pleure pas sur la Grèce, - quand elle est près de  
fléchir  
Avec le couteau sur l'os, avec la laisse sur la nuque,*

*La voici qui déferle à nouveau, s'affermite et se déchaîne  
Pour terrasser la bête avec la lance du soleil.<sup>4</sup>*



© Miléna Kartowski-Aïach  
Elena Pinziki, Leros, Février 2017

<sup>1</sup> Préface de Bruno Doucey à l'édition des *Dix-huit petites chansons de la patrie amères*, écrites par Yannis Ritsos.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Les klephtes, à l'origine, sont des bandits des montagnes de Grèce. Rebelles à la domination ottomane, ils menèrent la guérilla contre les turcs, regroupés dans les montagnes, sous l'autorité d'un chef appelé Capétan. Ils jouèrent un grand rôle dans la préparation de la révolution grecque de 1821. Les chants klephtiques font partie du genre de la musique folklorique grecque, qui inclut la poésie traditionnelle, et leurs thèmes habituels sont la mort d'un klephte ou la vie des bandes de klephtes.

<sup>4</sup> Traduit du grec par Anne Personnaz.

Elle plonge dans le texte, comme pour retrouver le souffle de Ritsos, la puissance poétique qui avait été la sienne en composant ces vers, caché de tous, à quelques kilomètres de là, dans une geôle. Ses yeux se ferment, elle inspire, loin, profondément, comme pour convoquer les forces encore présentes de l'île. Face à nous, le regard vers l'objectif, elle chante son pays qui sombre à nouveau aujourd'hui, dans la xénophobie, l'enfermement, le radicalisme politique et la crise économique. Elle partage la prophétie de Leros, à demie-voix, encore rauque au sortir de la nuit, mais qui traverse ce lointain devant lequel elle se tient. Elle n'a plus besoin des lire mots, elle les connaît depuis toujours, elle a grandi avec eux, depuis la dictature. Elle chante, et redonne aux vers de Yannis Ritsos une nécessité sur cette terre blessée.

### *La mer – Ayia Kioura*

Au nord de l'île, à côté de Parthéni, où les prisonniers politiques étaient détenus dans les anciennes prisons italiennes<sup>5</sup>, s'érige la petite église blanche de Ayia Kioura. Elle surplombe la plus belle crique de Leros, où seuls les connaisseurs viennent s'y baigner. A l'intérieur, des peintures de la vierge, du christ, de figures bibliques avec d'immenses yeux de souffrance, dans lesquels on se perd. Ce sont les prisonniers politiques qui ont peint ces icônes, prenant pour modèle les habitants de l'île qu'ils apercevaient sur leur chemin de croix, de la prison à l'église.

Ces visages semblent sortir des tableaux, tant leur intensité irradie. Quelques mètres plus bas, la plage, crique sublime et déserte, avec une micro-île en son centre. C'est là que nous venions avec Hazim et Asal, amis yezidis réfugiés irakiens, rescapés du génocide perpétré par Daech. C'est là qu'ils ont fait leurs premières traversées à la nage, et pris la décision de quitter l'île brûlée. Une touriste grecque s'était extasiée sur le choix de leurs vacances passées en Grèce.

---

<sup>5</sup> L'île a été sous occupation italienne de 1913 à 1943 suite à la guerre italo-turque. L'armée italienne y a établi une base militaire stratégique, et construit de nombreux édifices ainsi qu'une base aéronavale et le port de Lakki.



© Miléna Kartowski-Aïach  
Leros, Février 2017

Adossée au seul arbre de la plage, plusieurs mois après ce souvenir, j'enregistre la mer et ses ressacs, doux, voluptueux. L'écume vient lécher le bout de mes pieds. Pas de vent, pas de carcasse de navire, pas de touristes aveuglés, juste les flots, où tant de sans-voix se sont jetés. Dans les fonds marins reposent des patients en psychiatrie, qui n'avaient pas d'autres choix que de sombrer pour échapper à l'enfer<sup>6</sup> de l'île qui ont, eux-aussi, traversé les barbelés pour disparaître à leur tour. Sur la mer sont arrivés des cargos de marchandises avec les «fous» venus du continent, qui avaient perdu leurs numéros étiquetés et erraient déjà sans nom depuis longtemps. C'est la mer qui a mené jusqu'à Leros ceux qui deviendraient les sans-voix, les anonymes, les pestiférés. La mer les a condamnés jusqu'à les engloutir. Sur son petit bateau de pêche, le capitaine plonge aux oursins et chante à la pleine lune. Il recueille au crépuscule les débris des naufrages qui flottent à la lueur des astres. Il chante son île, qui sombre de jour en jour, désertée par les poissons, désertée par les touristes, désertée par le souffle de vie. La mer roule doucement, et chuchote à qui veut l'entendre les cauchemars de ses entrailles.

---

<sup>6</sup> «Hotspots» et «processing centers»: Sensés être des camps d'accueil pour les réfugiés, ce sont les nouveaux modes opératoires de la politique européenne d'encampement, d'externalisation et de tri des exilés. Sur la genèse et les usages de l'emploi du terme *hotspot* ainsi que son association au champ lexical de la guerre, voir les articles du réseau Migreurop (<http://www.migreurop.org/>), qui a été parmi les premiers à proposer une analyse critique du concept. Voir également l'article de Louise Tassin: Tassin, Louise, 2016b. «Le mirage des hotspots», *Savoir/Agir*, n 36, pp. 39-45.

## *Tzivaeri – le voyage d’un chant d’exil*

Au sud-ouest de l’île, sur la route de Merikia, à côté du musée de la guerre et face à la mer, se tient l’auberge *Sunset*, tenue par Poppara, alias Poppy. La tenancière est une figure locale, fervente communiste depuis toujours et ex-chanteuse de musique populaire, elle règne sur sa taverne d’une main de fer. Sensible au sort des exilés, elle tente de s’engager à sa manière. Depuis plusieurs semaines, elle cuisine pour les familles réfugiées logées au centre Pikpa, ex-hôpital psychiatrique pour enfants réhabilité, situé au centre-ville du port de Lakki. Elle voudrait étendre son activité et répondre à l’appel d’offre lancé par le hotspot afin de cuisiner chaque jour plus de mille repas pour les réfugiés. Elle sait qu’elle a face à elle de sérieux candidats du continent, spécialistes de l’alimentation des collectivités. Mais elle y croit et veut se mesurer à ces entreprises, car, habitante de Leros, elle est bien plus légitime que quiconque. Elle imagine déjà employer des femmes réfugiées aux fourneaux et relancer les cuisines de son restaurant, calmes, trop calmes depuis bien longtemps. Elle n’a de cesse de me parler en grec avec passion, tout en m’attrapant le bras. J’opine du chef pour ne pas la vexer, ce qui la réjouit et relance son flot intarissable, entrecoupé par sa toux rauque de fumeuse. Puis elle se met à chanter, et sa détresse puissante prend à la gorge, *Ah xenitia*<sup>7</sup>... Chant d’exil, chant de déracinement pour celui qui a quitté l’île et son foyer, pour aller à la rencontre du monde. Chant d’une mère qui a laissé son enfant s’envoler vers un avenir meilleur. *Tzivaeri* est un chant traditionnel du Dodécanèse, connu de tous, et il devient très vite l’hymne de Poppy lorsque nous nous rencontrons.

Six mois plus tard, lorsque je reviens sur l’île, j’emmène les jeunes filles yezidis réfugiées, à la taverne, le désir au cœur de les voir partager leur amour du chant avec Poppara. La maîtresse de maison les invite à s’asseoir autour de la large table d’hôte qu’elle préside. La fumée sature la pièce plongée dans une semi-obscurité. Les jeunes filles sortent méticuleusement leurs cahiers d’école, donnés par l’ONU. Poppy se met alors à chanter *Tzivaeri*, bouleversée de transmettre ce bout de mémoire à ces jeunes qui vivent l’exil au plus profond de leur être. En grec, avec quelques fragments d’anglais, elle tente de leur traduire la chanson, d’explicitier les termes de nation, d’exil, d’étrangeté, de déracinement. Puis elle dicte phrase par phrase le chant aux jeunes yezidis, qui ne savent pas écrire en grec, et retranscrivent la translittération en caractères arabes. Elles demandent à

---

<sup>7</sup> Le terme grec *xenitia*, dérivé de *xenos* (étranger), est une notion complexe à traduire. C’est à la fois l’exil, le déracinement, l’expatriation, mais aussi l’arrachement aux siens, à la patrie et à soi-même par l’émigration. Il peut être aussi compris comme la nostalgie, la désolation et l’exil intérieur. Michel Grodent propose de le traduire par le néologisme *étrangéité*. Cet article permet d’éclairer la notion: Grodent, Michel, *La xenitia ronge ma vie*, Le Genre humain 1989/1 (N° 19), p. 111-128.

Poppy de répéter doucement, ce qu'elle a toujours chanté, et n'a jamais encore dit face à une petite assemblée:

*Sigana kai tapina*, doucement et humblement, damnées soient les terres étrangères qui m'ont ravi mon Tzivaeri. Petit à petit, le chœur de fortune, mené par Poppa et les jeunes yezidis, commence à émerger, à chantonner, tout en tâtonnant de mot en mot, de note en note. Le refrain leur permet de retrouver un unisson, qu'elles chantent à pleins poumons, *sigana kai tapina*.



© Miléna Kartowski-Aïach  
Poppy et les jeunes filles yezidis réfugiées, Auberge Sunset, Leros, Février 2017

Rentrée à Paris, j'apprends ce chant, le transcrit en lettres latines et tente de traduire avec une amie grecque, le terme *xenitia*, «l'étrangéité» de celui qui a quitté sa terre natale. Puis, je le transmets aux comédiennes de la création de théâtre anthropologique, *Leros – un Exil Insulaire chez les Damnés*, que je mène au sein de ma compagnie Les Haïm. Autour de la table, dans mon petit studio, elles aussi munies de leurs cahiers, les comédiennes s'efforcent phrase après phrase de pénétrer le chant de la mer Égée, et d'écrire les mouvements de la musique traditionnelle et orale, qu'elles ne connaissent pas. Le feuillet de paroles devient vite un livret indéchiffrable où des schémas, côtoient des chiffres, des flèches et des mots recomposés. Notation personnelle des mouvements de la pensée-musique, afin qu'elle s'ancre dans le corps.

Quelques semaines plus tard, grâce à des jeux de communication transméditerranéens, je réussis à joindre le facteur de Leros, Anthonis, qui avait enregistré il y a plus de vingt ans, un CD avec les patients en psychiatrie de l'île. Dans une grande enveloppe matelassée, le disque arrive enfin à Paris, trésor entre mes mains, voix des damnés qui traverse le monde. A l'écoute, *Tzivaeri* revient deux fois, chantée par des patients différents. Ils chantent juste, ils chantent avec force malgré les blessures de la réclusion. Ils chantent et je souhaite que leurs voix continuent à peupler le monde qui les a abandonnés. Je souhaite que ces chants de survie qui portent toute la

terreur de la condition qui a été la leur, soient enfin écoutés. Sur la scène du théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis, *Tzivaeri* chanté par un patient en psychiatrie, retentit et les comédiennes s'élancent dans une danse effrénée, reprenant avec passion les mots qu'elles tentent d'habiter. Dans le public, personne ne se doute qu'il s'agit de la voix d'un rescapé de l'enfer psychiatrique, qui a été condamné au mutisme pendant toutes ses années d'incarcération. Le chant est un cri qui vient rompre le silence des patients, dont la voix et l'humanité avaient été raptées. Ces voix ont été enregistrées quelques années après la révolution psychiatrique qui a sorti les patients des asiles et leur a permis de retrouver un nom, une voix, un toit à eux, et leur dignité d'être humain. Mais les patients restent, malgré tout, ces enfants condamnés à endurer jusqu'à la fin de leurs jours la *xenitia*, coupés des leurs, coupés d'un possible retour chez eux. D'ailleurs, se souviennent-ils encore de ce chez-soi si lointain?

### **Leros – Duhok – Paris / La voix d'un rescapé**

Jeune yezidi de vingt ans, rescapé du génocide perpétré par Daech, Hazim a mené sa famille, des camps de réfugiés au Kurdistan irakien jusqu'à l'île de Leros, où ils sont arrivés après le 20 Mars 2016, alors que les frontières de l'Europe venaient de se refermer. Ce soir-là, sur les docks près du port, nous nous disons adieu. Je pars le lendemain et nous ne savons pas quand la vie nous réunira à nouveau. Lui aussi désire partir, retourner en Irak finir ses études et se battre pour son peuple. Il se sent inutile sur l'île des damnés et ne veut pas sombrer comme certains exilés autour de lui. Tirillé, il sait qu'il abandonne les siens, mais il veut les croire en sécurité. Ils devront attendre, longtemps, avant de quitter Leros, mais ils sont en Europe, que peut-il leur arriver... ?

Quelques semaines plus tard, Hazim est emmené par la police sur le ferry qui navigue de nuit jusqu'à Athènes. Tous les exilés-détenus de l'île rêvent de prendre le bateau, condition à leur libération. Beaucoup se risquent à la nuit tombée, afin d'embarquer sur le ferry sans se faire repérer par la police, pour rejoindre les cales et passer ainsi le trajet caché. En prison quelques jours dans la capitale, Hazim détruit toutes les photos de son téléphone avant qu'il ne lui soit confisqué. Il efface ainsi toutes les traces de sa longue traversée depuis l'Irak jusqu'à Leros. Puis il prend l'avion pour la Turquie et enfin Erbil. Si simple, rapide et efficace de renvoyer un exilé chez lui.



© Georgios Makkas

Hazim Elias dans un ancien hôpital psychiatrique abandonné, regardant le hotspot, Leros, Août 2016.  
Cette photo est devenue l'affiche de la création théâtrale, *Leros – un Exil Insulaire chez les Damnés*,  
montée par Miléna Kartowski-Aiach

Nous continuons à correspondre, et il m'envoie régulièrement des vidéos du pays, du pèlerinage à Lalish, du camp où sont les siens et de ses amis avec lesquels il vit désormais à Duhok, où il a repris ses études d'anesthésiste. Il apprend à endormir les êtres, pour leur permettre d'échapper à la souffrance de l'intervention. Est-ce qu'il aimerait lui aussi pouvoir s'échapper quelques instants pour ne plus penser à sa famille toujours bloquée sur l'île?

Je lui fais part de mon désir de le voir rejoindre la troupe de la création théâtrale *Leros*. Nous discutons à plusieurs reprises de ce que jouer signifie, de la force du témoignage traversé par le poétique, et du parcours de création, qui mène au lâcher prise et à la transformation. Il aimerait venir à Paris, mais au fond il n'ose me dire que ce sera bien trop dur. Il n'est pas retourné en Irak pour de sitôt revoir l'Europe. Et comment à nouveau franchir les frontières du pays, alors que le référendum kurde<sup>8</sup> ébranle la stabilité politique du pays et que Daech règne encore dans plusieurs villes? J'écris au consul français d'Erbil, durant plusieurs mois, à raison d'un mail par semaine. Sans réponse, je tente de téléphoner et tombe perpétuellement sur un interlocuteur arabophone qui me raccroche au nez. J'opte pour la lettre recommandée avec accusé de réception. « Savez-vous combien de temps cela mettra monsieur? C'est toujours très incertain pour ces pays, me répond-il... ». Je n'ai jamais reçu d'accusé de réception et la lettre n'a sûrement jamais été ouverte par le consul. Hazim se rend à

---

<sup>8</sup> Le deuxième référendum sur l'indépendance du Kurdistan irakien a lieu le 25 septembre 2017 au Kurdistan irakien et dans les territoires irakiens qu'il occupe afin que la population se prononce sur sa volonté ou non de mettre en œuvre l'indépendance de cette région d'Irak majoritairement habitée par les Kurdes. Organisé sans l'accord du gouvernement irakien, il n'est pas reconnu par ce dernier

plusieurs reprises au consulat mais il ne trouve pas d'interlocuteur compétent pour lui expliquer la procédure à suivre. Et puis, un jeune yezidi revenu d'Europe et qui demande un visa pour la France, cela tient du non-sens pour certains. Je reçois enfin une réponse du consul de France, qui me dit ne pas saisir comment Hazim peut préparer efficacement son rôle dans la précarité qui est la sienne en Irak. Il n'a pas compris que nous tentons de faire venir un témoin, qui avec nous au plateau, tentera de raconter sa détention sur l'île de Leros. Les semaines s'écourent et rien ne se passe. Hazim sait qu'il ne viendra pas. De mon côté, je me demande comment nous allons pouvoir créer sans lui. Il faut qu'il soit là, que sa voix guide nos pas et résonne avec les chants de ses sœurs enregistrés à Leros. Hazim sera là, avec nous, sur le plateau, quoi qu'il en soit.

Un soir tard, au retour du théâtre, nous avons convenu que j'enregistrerai son témoignage. Le réseau est faible en Irak, et notre conversation vite entrecoupée. La veille, je lui ai envoyé des questions et il a préparé des réponses en anglais. L'enregistreur tourne, mais le bruit accompagne Hazim où qu'il soit dans l'appartement. Il commence à lire en anglais son récit et raconte son histoire depuis le génocide, la fuite sur le mont Sinjar, l'errance, les morts, jusqu'aux camps de réfugiés au Kurdistan et la détention sur l'île de Leros. Il lit, et je le sens loin des mots, loin de sa propre voix.

- *Et si tu me racontais cela en kurmandji?*

- *Mais tu ne comprendras rien?*

- *Ne t'en fais pas, je comprendrai. J'essaie de trouver le chemin le plus libre pour toi dans ce témoignage.*

Il commence à parler en Kurmandji, et ses paroles coulent, son timbre se déploie. Il raconte depuis sa terre, le drame qui a fait basculer son existence et celle de tout son peuple. Le réseau met à mal la continuité de la parole, et nous faisons prise sur prise en espérant que l'une sera entière. Il enregistre lui-même depuis son téléphone plusieurs pistes qu'il m'envoie.

Au théâtre, les spectateurs commencent, par petits groupes, à franchir les portes de la salle, plongée dans l'obscurité. Ils doivent choisir d'aller à droite ou à gauche, et d'emprunter des sas qui les mèneront peut-être vers le plateau. Dans ces couloirs obscurs, où certains se perdent, la voix de Hazim les accompagne, et les conduit dans la traversée de Leros. Son timbre est lointain et voilé par les interférences, mais il est la voix-monde, bientôt rejointe par les autres voix de Leros, qui composent ensemble une cartographie sonore, mémorielle et politique de l'île, une polyphonie des possibles.

## Bibliographie

- CALAME, Claude. Dupont, Florence. Lortat-Jacob, Bernard. Manca, Maria (dir.). 2010. *La voix actée. Pour une nouvelle ethnopoétique*. Paris: Kimé.
- GILLIE, Claire. 2014. *Voix éperdues*. Limoges: Solipsy.
- GRODENT, Michel. 1989. «La xenitia ronge ma vie» *Le Genre humain*. N° 19, p. 111-128.
- GUATTARI, Félix. 2012. *De Leros à La Borde, 1989-1992* (posthume, recueil de textes). Paris: Lignes/IMEC.
- LE BRETON, David. *Éclats de voix. Une anthropologie des voix*. Paris: Métailié, «Traversées».
- RITSOS Yannis. 2012. *Dix-huit chansons de la patrie amère (1973)*. Paris: Éditions Bruno Doucey.
- SABOT, Magalie. 2013. «Du traumatisme au rêve: le travail de création» *Cliniques*, 2013/1 (N° 5), p. 88-104.
- TASSIN, Louise. 2016. «Le mirage des hotspots» *Savoir/Agir*, no 36, p. 39-45.